Antoine ARTOUS

Système capitaliste et oppression des femmes

I. Famille et capitalisme

Engels écrit :

« Dans l'ancienne économie domestique, qui comprenait beaucoup de couples conjugaux avec leurs enfants, la direction du ménage, confiée aux femmes, était une industrie publique de nécessité sociale, au même titre que la fourniture des vivres par les hommes. Avec la famille patriarcale, et plus encore avec la famille individuelle monogamique, il en alla tout autrement. La direction du ménage perdit son caractère public. Elle ne concerna plus la société ; elle devint un service privé ; la femme devint la première servante, elle fut écartée de la participation à la production sociale. C'est seulement la grande industrie de nos jours qui a réouvert — et seulement à la femme prolétaire — la voie de la production sociale (1). »

(1) Engels : *l'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, p. 82, Editions sociales.

La grande industrie produite par le capitalisme introduirait donc une rupture radicale avec le patriarcat en réouvrant aux femmes prolétaires *« la voie de la production sociale »*. Lue rapidement, cette dernière phrase fut souvent interprétée par la tradition marxiste de façon mécaniste : la prolétarisation massive des femmes par le capital jetterait les bases matérielles pour l'égalité entre hommes et femmes ; au moins au sein du prolétariat. Nous verrons qu'Engels était plus nuancé : il parlait aussi *« d'esclavage domestique »*. Mais plutôt que d'analyser en détail les fondements de cet esclavage domestique, la tradition marxiste préféra éviter les processus contradictoires que l'on pouvait percevoir dans le statut donné aux femmes par le capital. Si l'on critiqua Marx et Engels, c'est pour leur reprocher simplement d'avoir surestimé les rythmes de prolétarisation des femmes : ils n'auraient fait qu'extrapoler la tendance à l'emploi massif des femmes dans l'industrie au XIXe siècle. Alors que, toujours d'après ces mêmes critiques, cette tendance se réalisa beaucoup moins linéairement que prévu et ne devint vraiment dominante que pendant le troisième âge du capitalisme.

Ces critiques sont justes mais partielles. Car il faut aussi rendre compte d'autre chose : les formes dans lesquelles se fait cette prolétarisation des femmes. Tout le monde s'accorde à présent pour remarquer que si les femmes travaillent de plus en plus, elles ne se prolétarisent pas tout à fait comme les hommes. Leur destin de femme les poursuit jusque dans leur travail. Elles forment une main-d'œuvre sous-qualifiée, soumise plus que les hommes aux aléas du chômage ; leur salaire est souvent considéré comme un revenu d'appoint ; elles se retrouvent massivement dans les métiers dits « féminins ». Bref, on pourrait continuer la description qui montre qu'elles sont prolétarisées comme femmes. Au XIXe siècle (et au début du XXe), certains marxistes remarquèrent bien, par exemple, que les femmes travaillaient dans des métiers systématiquement sous-qualifiés. Mais ils voyaient là plutôt des restes d'inégalités issus des sociétés précapitalistes qu'un produit direct de la situation faite aux femmes par la société bourgeoise elle-même. Force est pourtant de constater que cette situation dure depuis plus d'un siècle, se reproduit systématiquement. On ne peut l'expliquer par la simple perdurance d'inégalités antérieures au capitalisme ; il faut en chercher les racines dans le fonctionnement du système lui-même qui prolétarise les femmes comme un groupe particulier par rapport aux hommes (2).

(2) Quand on analyse la structure interne du prolétariat, les différentes couches qui le composent, il faut distinguer entre les couches qui sont le produit direct de la division capitaliste du travail dans l'entreprise (OS, OP, techniciens...) et les couches qui subissent une oppression spécifique (jeunes, immigrés, femmes) produites par le fonctionnement plus général du système qui font que ces individus sont prolétarisés comme jeunes, immi-

Engels sentait cette situation en écrivant :

« L'affranchissement de la femme a pour condition première la rentrée de tout le sexe féminin dans l'industrie publique et cette condition exige à son tour la suppression de la famille en tant qu'unité économique de la société (3). »

Si Engels voit bien que la prolétarisation des femmes est déterminée par leur place dans la famille, c'est simplement pour dire que cette prolétarisation se fait *« dans des conditions telles que la femme, si elle remplit ses devoirs au service privé de la famille, reste exclue de la production sociale et ne peut rien gagner ; et que, par ailleurs, si elle veut participer à l'industrie publique et gagner pour son propre compte, elle est hors d'état d'accomplir ses devoirs familiaux ».* Il n'y a là qu'un aspect du problème. Lorsque la femme se prolétarise l'aspect décisif n'est pas qu'elle ait à choisir, soit entre « le service privé de la famille », soit entre le travail dans la « production sociale ». Il est dans le fait que la travailleuse soit à la fois prolétaire et femme : c'est-à-dire que non seulement elle travaille à l'usine et au foyer, mais que la forme de sa participation à la production est prédéterminée par son statut de femme (plus précisément par le statut que la société capitaliste donne aux femmes).

Il faut donc revenir sur les considérations d'Engels qui distingue trois grandes périodes dans l'histoire de l'oppression des femmes : *« l'ancienne économie domestique »,* c'est-à-dire les sociétés primitives sans classes dans lesquelles l'oppression n'existerait pas. Celle-ci apparaîtrait avec *« la famille patriarcale »,* liée aux développements des classes sociales et de la propriété privée : les femmes deviennent alors les premières servantes de l'homme en étant écartées de la production sociale et enfermées dans le travail domestique qui devient un *« service privé ».* La troisième période serait ouverte par le développement du capitalisme et de la grande industrie qui, au moins pour les femmes de la classe ouvrière, briserait les bases de l'oppression patriarcale par la réouverture de la production sociale aux femmes.

Si cette périodisation a le mérite de marquer le caractère historique de l'oppression de la femme, elle demande à être discutée. En premier lieu, il semble bien prouvé, par l'état actuel des recherches anthropologiques, que des formes de domination masculine existent dans beaucoup — sinon

---

grés, femmes. Il faut aussi différencier l'oppression des femmes de celle des jeunes et des immigrés, non seulement parce qu'elle existe avant le capitalisme, mais parce que, au sein même du mode de production capitaliste elle a un enracinement beaucoup plus profond que l'oppression des jeunes et des immigrés.

(3) Engels : *op. cit,* p. 82.

dans toutes (ce qui est justement en discussion) — de sociétés primitives sans classes. Ce travail ne traitera pas de cette question, sinon « en annexe » : plus sous la forme de notes de lecture pour faire apparaître des problèmes que comme une analyse systématique.

Si l'oppresssion n'apparaît pas avec la société de classes et la propriété privée, Engels a pourtant raison de noter qu'un tournant dans cette oppression marque cette période historique et que s'amorce un processus d'enfermement des femmes — de façon très inégale suivant les classes sociales — dans la famille et le travail domestique conçu par la société comme un service privé. En fait, ce processus se lit tout au long du développement de la marchandise, de la destruction progressive qu'elle introduit de l'économie d'autosubsistance et des diverses formes de division du travail qu'elle entraîne. Pour autant, durant toute cette période, les femmes gardent un lien important avec la production sociale dont elles ne sont pas totalement écartées.

Ce qui se produit avec l'avènement du capitalisme et de la grande industrie, ce n'est pas un seul phénomène comme le souligne Engels : la rupture avec le patriarcat par la participation massive des femmes à la production sociale qui jetterait, dans la classe ouvrière, les bases matérielles de l'égalité des hommes et des femmes. Le processus est plus complexe, plus contradictoire.

Le capitalisme, c'est la généralisation du règne de la marchandise, donc l'aboutissement du processus d'enfermement des femmes dans le travail domestique comme travail privé, coupé de tout lien avec la production sociale. Et donc la généralisation d'un certain statut de la femme : celui qui est déterminé par son rôle de « spécialiste » des affaires domestiques. Mais en même temps, le développement du capitalisme par la participation des femmes à la production sociale, par les contradictions qui traversent la famille, jette les bases pour que l'émancipation des femmes devienne une possibilité historique concrète.

C'est donc à l'évidence un processus contradictoire qu'il faut analyser : le capitalisme, c'est tout à la fois la généralisation de l'enfermement des femmes et, au travers de leur prolétarisation, la multiplication de contradictions sociales faisant que, l'abolition d'une oppression, plus vieille que la division en classes, devient objectivement possible pour la première fois dans l'histoire. Il y a là une analogie à faire avec un autre processus contradictoire produit par le capitalisme : l'opposition bourgeoisie-prolétariat, n'est-ce pas la division en classes « la plus pure » à œuvre dans l'histoire et la possibilité objective de construire une société débarrassée des divisions en classes ?

Il faut donc revenir sur l'analyse précise de la situation faite aux femmes par l'avènement du capitalisme.

Cerner de plus près cette situation nécessite de revenir sur l'analyse de la famille ; pour montrer qu'on ne peut se contenter de décrire l'existence d'une famille patriarcale qui, de façon quelque peu uniforme, traverserait l'ensemble des sociétés de classes et que le capitalisme aurait simplement maintenu à son propre service. Il faut analyser le nouveau type de famille mis en place par le capitalisme et comprendre qu'il détermine le statut donné aux femmes par cette société tout autant que leur participation à « la production sociale » (4).

La séparation de la sphère du travail domestique et de la sphère du travail industriel

> *« Le mode de production capitaliste implique, en tant que production de marchandises généralisée, une division sociale progressive du travail. (...) De même que la production capitaliste de marchandises détruit définitivement l'union de l'agriculture et de l'artisanat, de même elle rompt aussi toute une série d'autres liaisons entre domaines de production différents, nouées dans les sociétés précapitalistes* (5). »

Si la séparation agriculture/industrie a été analysée par les marxistes, une autre division du travail qui se généralise avec le mode de production capitaliste a fait l'objet de moins d'étude : c'est la division du travail entre la sphère industrielle et la sphère domestique. La séparation de la production entre la production pour l'usage domestique et la production « pour l'extérieur » s'amorce largement dès l'apparition de la marchandise et commence à prendre de l'importance au fur et à mesure que l'économie marchande pénètre et détruit l'économie d'autosubsistance. Comme l'indique Engels, le travail domestique devient de plus en plus un « service privé », un lieu de simple production de valeurs d'usage dans un monde où le travail dominant, le travail valorisé socialement devient de plus en plus production pour le marché.

Il s'ensuit un premier enfermement des femmes dans la famille, qui deviennent « première servante de l'homme ». Mais avant l'avènement du capitalisme, on ne peut pour autant parler d'une séparation totale de la production domestique de « la production sociale ». Que l'on prenne par exemple la production paysanne : il y a, certes, une spécialisation des tâches entre l'homme et la femme. A l'homme, échoient plutôt les tâches des travaux aux champs, a la femme, les travaux à la maison ou « au-

---

(4) Je ne vais pas dans le cadre de l'article reprendre une analyse détaillée de l'apparition de cette nouvelle famille (voir *Critique communiste* n°4, article de Sophie Hamet), mais dégager simplement ses grandes caractéristiques.

(5) Mandel, *le Troisième Age du capitalisme*, tome II, p. 372.

tour » de la maison. Pourtant, il n'y a pas coupure totale entre le procès de production auquel participe l'homme et celui auquel participe la femme, mais plutôt « spécialisation » dans les tâches au sein d'un même procès de production « familial ». Si une partie des produits de cette économie d'autosubsistance n'est pas toute consommée dans la famille mais vendue sur le marché, ce n'est pas automatiquement les produits du travail de l'homme ; le produit du travail des femmes (tissage, filage, élevage des volailles...) est souvent en partie vendu sur le marché. Il n'y a pas d'ailleurs une totale spécialisation dans le procès de production : les femmes travaillent aussi aux champs. A vrai dire, la sphère du travail domestique comme sphère totalement coupée du reste de la production n'est pas encore constituée en tant que telle.

Dans la production artisanale, la séparation entre travail domestique et production est plus nettement marquée, vu la nature même de la production artisanale ; il y a effectivement une production pour le marché et une production domestique qui relève de deux procès de travail différents. Reste que la nature, souvent familiale, de la production artisanale fait que la femme y participe souvent aussi : par exemple, en tenant la boutique, qui se situe la plupart du temps dans le lieu même où s'effectue par ailleurs son travail domestique : cette non-coupure radicale des femmes de la production sociale se traduit aussi par une inégalité hommes/femmes au sein même des corporations artisanales moins forte que l'inégalité face au travail qualifié qui se développera lors de l'avènement du capitalisme.

L'avènement et la généralisation du capitalisme, ce n'est pas simplement un renforcement un peu plus grand du caractère privé du travail domestique, c'est la séparation physique et géographique de deux procès de travail qui deviennent complètement étrangers l'un à l'autre. Le travail domestique se constitue alors comme travail complètement coupé de la « production sociale », de la production industrielle. Et ce travail s'organise dans un lieu géographiquement distinct du lieu de « la production sociale ». De même que la division du travail entre agriculture et industrie se matérialise dans la séparation de plus en plus forte entre ville et campagne, de même la division du travail entre sphère domestique et sphère industrielle se matérialise par la séparation entre maison et usine et la coupure de plus en plus forte de la maison de les lieux où s'organise « la production sociale ». La production se sépare de la reproduction (de l'espèce).

Cette nouvelle division du travail qui se généralise recoupe grossièrement la division en sexes. Certes, comme nous venons de le voir, il existait dans les sociétés précapitalistes une division du travail entre les sexes qui, de plus en plus, recouvrait les tâches qui se sont retrouvées

totalement séparées par la division entre sphère industrielle et sphère domestique. Mais, comme l'indique Engels, cette division du travail fonctionnait socialement de façon différente : il n'y avait pas coupure aussi radicale entre deux sphères de production. Avec l'avènement du capitalisme, le travail domestique devient non seulement un service privé, mais il se coupe totalement de la production dominante et du coup se dévalorise totalement au point de « disparaître » comme travail, d'apparaître comme du non-travail. (Ce n'est que plus tard, j'y reviendrai, lorsque le capitalisme s'emparera de plus en plus de la production de biens matériels ou de services auparavant produits dans la famille que l'on considère ce type de tâches comme relevant d'un travail. Ou bien lorsque l'on emploiera des individus pour effectuer ce type de tâches.)

La situation des femmes devient de plus en plus déterminée par cette division du travail qui s'instaure.

En premier lieu, dans leur rapport à la production. Aux XVIe et XVIIe siècles, on assiste à une véritable expulsion des femmes des corporations dans lesquelles elles avaient, au Moyen Age, un statut plus favorable qu'elles n'auront dans les métiers qui se développent avec l'avènement du capitalisme (un statut plus favorable : cela veut bien sûr dire qu'au Moyen Age, les femmes n'étaient pas les égales des hommes dans la production, mais que leur situation était moins inégale que celle qu'elles auront l'avènement du capitalisme...). Cela ne signifie pas que les femmes ne participent plus à la production ; elles le font dans des conditions beaucoup plus défavorables. Dès le XVIIe siècle, elles font partie des couches les plus déqualifiées et déshéritées du prolérariat en voie de formation, phénomène qui se généralise au XIXe siècle.

Le processus d'enfermement du travail domestique dans la maison et la spécialisation des femmes dans ce travail a donc comme corollaire non pas forcément l'exclusion totale des femmes de la production, mais la dévalorisation totale du travail qu'elles y effectuent. Parce que ce qui détermine principalement le statut de la femme, c'est sa place dans le travail domestique.

La nouvelle famille qui naît avec l'avènement du capitalisme plonge ses racines dans cette nouvelle division du travail qui constitue en quelque sorte sa base économique. Mais ce n'est pas la seule détermination qui pèse sur sa naissance : il faut regarder aussi du côté de l'Etat moderne bourgeois qui peu à peu se construit (6).

---

(6) Pour la méthode d'analyse des rapports entre naissance des institutions bourgeoises et de l'Etat, voir *la Révolution et le Pouvoir*, Daniel Bensaïd, éditions Stock, en particulier ch. 3 et 4.

Etat et famille

L'avènement du capitalisme, ce n'est pas seulement la dissociation des rapports de parenté des rapports de production qui suit la nouvelle division du travail analysée plus haut. C'est aussi la séparation entre les rapports de parenté et les rapports politiques.

> *« L'Etat bourgeois se distingue cependant de tous les Etats l'ayant précédé par un aspect correspondant aux particularités de la société bourgeoise et du mode de production capitaliste : la séparation de la sphère privée et sociale est poussée à l'extrême par la généralisation, propre à ce seul mode de production, de la production marchande, c'est-à-dire de la concurrence de tous entre tous. C'est pourquoi une représentation des intérêts d'ensemble du capital par les hommes d'affaires capitalistes individuels est particulièrement difficile, voire exclue, à la différence de l'Etat féodal qui pouvait se constituer simplement autour du seigneur le plus puissant* (7). »

L'apparition de l'Etat moderne s'articule avec une lutte contre les survivances des formes étatiques féodales, des formes de pouvoir politique féodales qui étaient étroitement liées aux rapports de parenté. Il ne s'agit pas ici de rappeler la seule imbrication des rapports de domination politique du seigneur local avec la structure de sa famille, mais de façon générale, dans toute la société, l'imbrication des rapports de parenté avec l'ensemble des rapports sociaux, des mécanismes sociaux au travers desquels la communauté sociale régissait son fonctionnement. Cela apparaît clairement si l'on étudie par exemple la transition du féodalisme au capitalisme (8).

C'est d'abord l'existence d'une « famille large » regroupant non seulement plusieurs générations ou niveaux de parenté, mais aussi les domestiques, « la clientèle »... Bref, une véritable institution ouverte socialement et se confondant avec les structures de pouvoir sur la communauté. Si bien, par exemple, que lorsque le pouvoir monarchique commence à vouloir se séparer des rapports politiques féodaux pour construire un Etat indépendant des grandes familles nobles, ces dernières continuent à jouer un rôle politique décisif ; d'une certaine manière le rôle que les partis politiques tiennent dans la société bourgeoise.

Ariès et Flandrin indiquent qu'il faut se garder de croire que toutes les

---

(7) Mandel, *le Troisième Age*... tome III p. 176.

(8) voir Flandrin, *Familles* (Hachette) et Ariès, *l'Enfant et la Vie familiale sous l'Ancien Régime* (Seuil).

familles de l'Ancien Régime correspondaient à ce modèle de famille « patriarcale » large. Elle était certes dominante dans les classes riches — où elle s'articulait justement aux structures de pouvoir — et dans certaines communautés paysannes (par exemple le midi de la France). Mais dans d'autres régions (nord de la France, Angleterre...), dans les classes inférieures, ce qui dominait, c'était une « petite famille » ; ne serait-ce que pour des raisons de pauvreté extrême qui interdisait de faire vivre sous le même toit de nombreuses personnes. Cependant, cette petite famille ne ressemblait en rien, dans ses liens avec l'ensemble des rapports sociaux, à la famille nucléaire produite par le développement du capitalisme. Ce qui primait dans la vie des individus, c'était le poids des relations de « voisinage » ou de « corps de métier ». Et une famille totalement ouverte, imbriquée à ce que Flandrin appelle « les solidarités » de l'ancienne société ou ce que Ariès désigne par « sociabilité ».

Le développement de l'Etat moderne comme corps séparé de la societé civile, l'apparition du niveau politique comme lieu de plus en plus séparé de l'ensemble du corps social, bref la séparation entre les rapports de parenté et les rapports politiques s'articule étroitement à l'autonomisation de la sphère de la production par rapport au reste de la vie sociale. L'apparition de la famille comme lieu coupé des tâches de la « production sociale », comme lieu du travail domestique, fait corps avec l'apparition de cette nouvelle famille comme institution produisant la séparation entre vie privée et vie publique caractéristique des sociétés modernes bourgeoises. Je renvoie ici aux longues descriptions d'Ariès qui montre comment se construit autour de cette famille — y compris au niveau de l'architecture des maisons — un mode différent de socialisation des individus et la vie privée de la famille.

> *« A y regarder de plus près, la distinction du privé et du public, fondamentale dans nos sociétés libérales, est peu pertinente pour l'analyse des sociétés monarchiques. L'institution familiale y avait des caractères d'institution publique et les relations de parenté servaient de modèle aux relations sociales et politiques. »* (Flandrin.)

Marx expliquait qu'avec la société bourgeoise, l'homme vivait dans deux mondes complètement coupés l'un de l'autre : celui de la production et celui de la politique, comme citoyen mythiquement égal aux autres citoyens. Il faudrait dire dans trois mondes ; en ajoutant, à côté de la coupure producteur/citoyen, la coupure privé/public et la division entre activités professionnelles, activités de citoyen et individu privé. Cette coupure de l'individu en trois n'est pas pur produit d'une mystification idéologique, mais prend ses racines dans la réalité matérielle du système capita-

liste : la séparation dans la réalité sociale même de la sphère des rapports de production, des rapports politiques et des rapports de parenté. Et la famille est cette réalité institutionnelle, matérielle, qui produit cette coupure vie privée/vie publique. Ce qui permet de comprendre, signalons-le au passage, qu'on ne peut par une simple démarche idéaliste reconstruire cette unité éclatée de l'individu : il faut aussi saper les racines matérielles de cet éclatement qui plonge ses racines dans une certaine division du travail et un certain rapport de l'Etat à la société civile.

Il ne suffit donc pas de décrire le passage de la famille précapitaliste à la famille capitaliste en termes numériques pour remarquer sa réduction au couple et aux enfants ; on raterait l'essentiel : sa réalité d'institution régulant les rapports privé/public constitutifs du système capitaliste.

> *« La vie d'autrefois, jusqu'au XVIIe siècle, se passait en public... Non pas que la famille n'existât pas comme réalité vécue, il serait paradoxal de la contester. Mais elle n'existait pas comme sentiment ou comme valeur. (...) Désormais, un mouvement de fond fait éclater les anciens rapports entre maîtres et serviteurs, grands et petits, amis et clients. Mouvement parfois retardé par les inerties et l'isolement géographique ou social. Il sera plus rapide dans les bourgeoisies que dans les classes populaires. (...) Partout, il renforcera l'intimité de la vie privée aux dépens des relations de voisinage ou d'amitié ou de tradition .(...) Tout se passe comme si le corps social polymorphe très contraignant se défaisait, s'il était remplacé par une poussière de petites sociétés, les familles, et par quelques groupements massifs, les classes. »* (Ariès.)

Ainsi la généralisation de la coupure entre deux sphères de production — la production privée pour l'usage domestique et la production sociale — se cristallise par l'apparition d'une nouvelle institution, la famille capitaliste. Et le destin de la femme sera non seulement de se spécialiser dans la production domestique, mais de le faire à l'intérieur de cette famille, lieu de la « vie privé » qui peu à peu se découpe comme une sphère elle aussi séparée de la « vie publique ».

L'oppression et le développement de la marchandise

Si, au travers de cette nouvelle famille, l'avènement du capitalisme marque un tournant dans la situation des femmes, introduit une certaine rupture, il n'« invente » pas leur oppression. D'un certain point de vue, il apparaît comme l'aboutissement d'un processus historique commençant avec ce qu'Engels appelle l'apparition du patriarcat.

Nous avons vu que ce dernier introduit une rupture historique dans la

situation des femmes avec l'apparition de la famille patriarcale, concomitante de l'apparition des classes sociales et de l'Etat. Il a sûrement tort de situer à cette période l'apparition de l'oppression des femmes ; par contre, il a raison d'essayer de cerner un tournant dans la forme de cette oppression. Plus précisément, il faudrait essayer d'analyser cette nouvelle situation créée tout au long du processus d'éclatement des formes d'organisation coopératives du travail qui dominent dans les sociétés primitives, voire dans des sociétés économiquement plus développées mais où les formes « communautaires » restent importantes.

> *« La société reste fondée sur l'organisation coopérative du travail. La communauté a besoin du travail de chacun de ses membres. Elle ne produit pas encore un surproduit suffisant pour qu'il puisse devenir propriété, sans mettre en danger la survie de toute la société. Les usages et le code d'honneur de la tribu s'opposent à toute accumulation individuelle dépassant une norme moyenne. Les différences en qualification productive individuelle ne sont pas reflétées dans la distribution. La qualification en tant que telle ne donne pas droit au produit du travail individuel ; il en est de même d'un travail plus assidu* (9). »

Il existe certes une division du travail dans ces sociétés. Chez les moins développées, c'est principalement une division du travail entre les sexes.

> *« Chez les peuples les plus primitifs, les hommes s'adonnent à la chasse, les femmes ramassent des fruits et de petits animaux inoffensifs. Chez les peuplades quelque peu évoluées, certaines techniques déjà acquises sont exercées en exclusivité, soit par les hommes, soit par les femmes. Les femmes s'occupent des activités qui se déroulent près de l'habitat : l'entretien du feu, la filature, le tissage, la fabrication des poteries, etc. Les hommes s'éloignent davantage, chassent le gibier plus lourd et utilisent les matériaux de base pour fabriquer les instruments de travail : travail du bois, de la pierre, de l'ivoire, de la corne et des os* (10). »

Il peut y avoir aussi apparition de métiers plus spécialisés qui coïncide avec le développement important de l'échange.

> *« Mais cette spécialisation est une spécialisation au sein d'une*

---

(9) Mandel, *Traité d'économie marxiste*, éditions 10-18, tome I, p. 31.

(10) Mandel, *op. cit.*, p. 24.

communauté villageoise. Les artisans qui abandonnent de plus en plus le travail agricole reçoivent leur subsistance en récompense de leurs services (11). »

Ce processus de spécialisation au sein de la communauté qui se généralise avec le commerce est décisif à étudier pour comprendre comment évolue la situation des femmes par rapport à « la production sociale ». Pour comprendre comment leur travail, déjà marqué par une certaine division du travail par sexe au sein d'une production générale dans laquelle les aspects coopératifs restent dominants, se spécialise peu à peu en travail domestique « privé », c'est-à-dire tourné exclusivement vers les besoins de consommation de la famille ou de la communauté. Cette spécialisation commence à apparaître en même temps que le développement du commerce et de l'artisanat. Tant que l'échange n'était pas une activité économique spécialisée, mais s'effectuait de façon plus ou moins collective par une partie des producteurs pour l'ensemble de la communauté, les femmes y jouèrent parfois un rôle important.

« Dans la mesure où ce sont les femmes qui, les premières, ont pratiqué l'agriculture, on comprend qu'elles aient été les premières à pratiquer l'échange de surplus de vivres d'une manière régulière. D'après la tradition chinoise, les femmes ont été les premières à pratiquer le commerce (12). »

Mais dès qu'il y a spécialisation dans le travail pour l'échange, le marché, ceux qui l'emportent dans la place occupée par cette nouvelle division du travail (artisanat, commerce) ce sont les hommes. Révélateur à cet égard est l'exemple que donne Mandel comme ayant été très souvent relevé par les ethnographes :

« Les femmes sont les premières à faire de la céramique aussi longtemps qu'il s'agit d'une technique domestique ou villageoise, les hommes sont les premiers à utiliser les tours de potier et deviennent des spécialistes travaillant pour le marché (13). »

Ainsi, au fur et à mesure que se développe l'échange et qu'apparaissent de nouvelles divisions du travail et la spécialisation d'individus autour de ces activités économiques, la place des femmes dans « la

---

(11) Mandel, *op. cit.*, p. 61.

(12) Mandel, *op. cit.*, p. 62.

(13) Mandel, *op. cit.*, p. 66.

production sociale » se dégrade. Les nouvelles divisions du travail qui s'instaurent s'appuient sur la division initiale du travail par sexe pour peu à peu spécialiser les femmes dans le travail domestique, dans des tâches qui deviennent travail domestique relevant de plus en plus de la sphère « privée ». Des tâches qui, dans les premières divisions du travail par sexe, étaient plutôt des travaux effectués par les femmes, deviennent, lorsqu'ils se transforment en production pour le marché, des travaux d'hommes. Les femmes se spécialisant dans la production de valeurs d'usage pour les besoins domestiques.

Il faut se garder d'une vision linéaire de ce processus historique. Dans le temps d'abord : le développement de l'économie marchande est susceptible de régression. Ainsi, au cours — et après — de l'écroulement de l'Empire romain, le poids des modèles d'organisation sociale portés par les tribus germaniques et celtes (re)donne un certain statut social à la femme. Dans l'espace ensuite : au sein de sociétés très marquées par l'économie marchande et la division en classes peuvent subsister des communautés dans lesquelles l'aspect coopératif du travail reste fort et les tâches de la femme beaucoup moins marquées par l'enfermement dans les tâches domestiques ; en particulier dans les classes dominées. Au sein d'un même mode de production, des situations différentes peuvent coexister ; ainsi la situation des femmes plus favorable à Sparte qu'à Athènes ne peut s'expliquer que par l'introduction moins forte dans la cité lacédémonienne des rapports marchands et, ce qui est lié, une imbrication entre rapports de parenté et rapports politiques qui n'existait pas dans la démocratie athénienne.

De façon plus générale, le développement de la marchandise ne détruit pas d'un seul coup l'économie d'autosubsistance qui est marquée par une imbrication très forte des rapports de parenté, des rapports de production et des rapports politiques et donc une situation plus favorable des femmes. Si elles voient leur situation déterminée par leur place dans les rapports de parenté, elles ont un lien différent à « la production sociale », vu justement l'imbrication de ces rapports et de l'ensemble des rapports sociaux. Le développement de l'artisanat, parce qu'il est production pour le marché et spécialisation pour cette production, accentue le caractère privé des travaux domestiques par rapport à « l'économie paysanne ». Mais parce que dans l'artisanat, rapports de production et rapports de parenté se chevauchent souvent, parce que cette production a « un caractère familial », la situation des femmes est différente par rapport à la production capitaliste où rapports de production et rapports de parenté n'ont plus rien à voir.

Si l'avènement du capitalisme constitue un tournant dans la situation des femmes, c'est parce qu'il est production généralisée de la marchandise,

que ce qui le caractérise, c'est *« la généralisation de la production de la marchandise pour la première fois dans l'histoire »* (Mandel). Et du coup, nous l'avons vu, la généralisation du travail domestique comme sphère totalement autonome par rapport à la « production sociale », à la production industrielle et la séparation complète des rapports de parenté des rapports politiques et des rapports de production. Processus qui était déjà amorcé dans les sociétés précapitalistes. Pour reprendre notre comparaison avec la division du travail entre industrie et agriculture, entre ville et campagne, il faut aussi remarquer que le capitalisme n'a pas « inventé » cette division du travail, il l'a généralisée. De même pour la division entre travail domestique et « production sociale », qui redouble la coupure totale entre « maison » et « usine ».

Mais en même temps que le capitalisme généralisait ces divisions du travail, il commençait à créer les conditions objectives pour la construction du socialisme, et, au-delà, du communisme. Situation contradictoire qui se retrouve aussi dans la situation des femmes. Nous verrons dans la seconde partie de cet article que si le capitalisme pousse à l'extrême l'enfermement des femmes dans le travail domestique, il crée aussi — au fur et à mesure de son développement — les conditions objectives pour que, pour la première fois dans l'histoire, les femmes échappent à la détermination première qui a longtemps pesé sur elles : la détermination par leur place dans les rapports de parenté.

II. Le travail domestique

Marx et la reproduction de la force de travail

Pour caractériser la situation de la femme dans la famille, Engels parle « d'esclavage domestique », mais ni lui ni Marx ne se sont beaucoup penchés sur la sphère du travail domestique, sur les conditions de reproduction de la force de travail au sein de la famille. C'est une des raisons pour lesquelles ils n'ont pas saisi toute la complexité de la situation faite aux femmes par le capitalisme. On peut expliquer ces manques par les conditions historiques mêmes qui présidaient à leur élaboration.

D'abord, la conjoncture dans laquelle ils écrivaient était marquée par une « industrialisation sauvage », par une demande massive de travail des femmes (et des enfants) par le capital qui démembrait complètement les structures familiales des prolétaires et se souciait plus d'une exploitation *« jusqu'à ce que la mort s'ensuive »* (Marx) que des conditions élémentaires de reconstitution et de formation de la force de travail.

« Les circonstances historiques et économiques de l'apparition du

capitalisme n'ont pas posé le problème de la reproduction de la force de travail comme premier. En vérité, par le procès de l'accumulation primitive dont est né le capitalisme, cette reproduction se trouvait résolue d'emblée. Ni Marx ni les économistes ne s'en préoccupèrent comme d'un phénomène majeur (14). »

De façon plus générale, la séparation radicale introduite par le capital entre sphère de la production et sphère de la reproduction permet de produire une analyse générale des conditions de production sans traiter des rapports de reproduction de l'espèce. Ce qui est beaucoup plus difficile pour les sociétés précapitalistes où rapports de production et rapports de parenté sont beaucoup plus emmêlés. Et, préoccupé des mécanismes de formation de la valeur, Marx ne traite pas, par exemple, lorsqu'il analyse la force de travail, de l'autre aspect : les conditions concrètes de reproduction de cette force.

Il n'aborde cette question qu'en négatif, par remarques, en traitant des conséquences du machinisme et du travail des femmes. Ainsi il écrit :

« Comme certaines fonctions de la famille, telles que le soin et l'allaitement des enfants, ne peuvent être tout à fait supprimées, les mères de familles confisquées par le capital sont plus ou moins forcées de louer des remplaçantes. Les travaux domestiques, tels que la couture, le raccommodage, etc., doivent être remplacés par des marchandises toutes faites. A la dépense amoindrie en travail domestique correspond une augmentation de dépense en argent (15). »

S'il y a reconnaissance d'un travail domestique et de son utilité, il n'est pas traité en tant que tel, mais ce qui est seulement pris en compte, c'est l'apparition de la prise en charge par le capital de travaux autrefois faits dans le travail domestique ou bien l'emploi de personnes pour effectuer certains de ces travaux. Bref, Marx ne fait que décrire comment fonctionne le capital par rapport à ce travail : il ne considère ces tâches comme travail que lorsque justement elles perdent leur caractère de travail domestique pour être prises en charge par le capital et devenir production pour le marché, ou lorsqu'elles donnent lieu à un travail salarié (domestique, nourrice, etc.)

Cette non-étude du travail domestique comme travail, même s'il n'est pas reconnu comme tel par le capitalisme vu ses caractéristiques, amène même Marx à des formulations équivoques :

---

(14) Claude Meillassoux, *Femmes, greniers et capitaux*, Maspero, p. 8

(15) *Le Capital* I. 2, p. 79 note 1.

« Quand le capital s'empara de la machine, son cri fut : du travail de femmes, du travail d'enfants !... Le travail forcé pour le capital usurpa la place des jeux de l'enfance et du travail libre pour l'entretien de la famille ; et le support économique des mœurs de famille était ce travail domestique (16). »

Le travail domestique considéré comme « travail libre » au même plan que le jeu des enfants ! En forçant un peu, l'on pourrait dire que, dans cette citation, le travail domestique est considéré comme « travail naturel ». Ce n'est pas tout à fait le cas, et si Marx en parle ainsi, c'est en opposition au « travail forcé » pour le capital. Mais il y a là en tout cas l'expression de la situation faite par le capital au travail domestique, considéré comme du non-travail. Que cela tienne non à la nature « en soi » de ces tâches, mais à la nature que leur a donnée le capital, nous le verrons plus loin.

Marx n'analyse donc pas les conditions concrètes de reproduction de la force de travail ; ainsi dans le chapitre consacré à « l'achat et la vente de la force de travail » (17), il pose la question :

« Pourquoi ce travailleur libre se trouve-t-il dans la sphère de la circulation. (...) (Comment se fait-il) *que le possesseur d'argent trouve sur le marché le travailleur libre ? »*

Mais il renvoie simplement à l'histoire de ce qu'il analysera plus tard comme le procès d'accumulation primitive du capitalisme :

« Un tel rapport n'a aucun fondement naturel, et ce n'est pas non plus un rapport social commun à toutes les périodes de l'histoire. Il est évidemment le résultat d'un développement historique préliminaire, le produit d'un grand nombre de révolutions économiques, issu de la destruction de toute une série de vieilles formes de production sociale. »

La force de travail est donc historiquement donnée, et le souci de Marx sera plutôt d'analyser comment cette marchandise particulière fonctionne dans la production et la création de plus-value. Pour l'instant, il se contente de traiter de la valeur de cette force de travail :

« En tant que valeur, la force de travail représente le quantum de travail social réalisé en elle. Mais elle n'existe en fait que comme puis-

(16) *Le Capital* I. 2, p. 78.

(17) *Le Capital* I. 6.

sance ou faculté de l'individu vivant. L'individu étant donné, il produit sa force vitale en se reproduisant ou en se conservant lui-même. Pour son entretien ou pour sa conservation il a besoin d'une certaine somme de moyens de subsistance. Le temps de travail nécessaire à la production de la force de travail se résout donc dans le temps de travail nécessaire à la production de ces moyens de subsistance ; ou bien la force de travail a juste la valeur des moyens de subsistance nécessaires à celui qui la met en jeu. »

Le présupposé est donc que l'individu produit sa force vitale en se reproduisant ou se conservant lui-même. Marx introduit bien dans ce chapitre quelques correctifs en ajoutant que pour déterminer la valeur de la force de travail, il faut tenir compte des frais d'éducation ou du fait que *« la somme des moyens de subsistance nécessaires à la production de la force de travail comprend donc les moyens de subsistance des remplaçants, c'est-à-dire des enfants des travailleurs, pour que cette singulière race d'échangistes se perpétue sur le marché »*. Mais, il semble supposer que tous les biens et les services nécessaires pour la reproduction de la force de travail sont donnés sur le marché et que le travailleur peut se les procurer en échange de son salaire. Ce qui pour l'époque ne correspond pas massivement à la réalité, ces biens et services sont surtout produits dans la famille. Et même si l'évolution du capitalisme fait que de plus en plus, beaucoup se trouvent sur le marché, il reste place pour un travail dosmestique, parce que toutes les tâches relevant du travail domestique ne sont pas encore remplacées par l'existence de biens ou de services sur le marché et que de toute façon, rendre, par exemple, consommables certaines marchandises existant sur le marché suppose aussi un certain travail.

Ailleurs Marx écrit :

« La valeur de la force de travail était déterminée par les frais d'entretien de l'ouvrier et de sa famille. En jetant la famille sur le marché, en distribuant ainsi sur plusieurs forces la valeur d'une seule, la machine la déprécie (18). *»*

Et les considérations qui suivent sur le travail domestique que les femmes ne peuvent plus faire laissent supposer que Marx comprend dans la valeur de cette force de travail les moyens d'entretenir une famille comme lieu de sa reproduction. Cela est beaucoup plus proche de la réalité et si, nous le verrons, la reproduction de la force de travail de nos jours se passe de moins en moins dans la famille (ce qui est une des causes de sa

(18) *Le Capital* I. 2 p. 79.

crise), cette dernière joue toujours un rôle dans cette reproduction. Ce qui nous renvoie à la nécessité de décortiquer de plus près la nature de ce travail domestique.

La nature du travail domestique

« Dans la société capitaliste, la production marchande, la production de valeur d'échange, a connu son extension la plus large. C'est la première société dans l'histoire humaine, dans laquelle la majeure partie de la production est composée de marchandises. On ne peut cependant pas dire que toute la production y soit production de marchandises. Il y a deux catégories de produits qui y restent de simples valeurs d'usage.

« D'abord, tout ce qui est produit pour l'autoconsommation des paysans, tout ce qui est consommé directement dans les fermes qui produisent ces produits. On retrouve cette production pour l'autoconsommation des fermiers même dans les pays capitalistes les plus avancés comme les Etats-Unis, mais elle n'y constitue qu'une petite partie de la production agricole totale. Plus l'agriculture d'un pays est arriérée et plus grande est en général la fraction de la production agricole qui est destinée à l'autoconsommation, ce qui crée de grandes difficultés pour calculer de manière précise le revenu national de ces pays.

« Une deuxième catégorie de produits qui sont encore de simples valeurs d'usage et non pas des marchandises en régime capitaliste, c'est tout ce qui est produit à l'intérieur du ménage. Bien qu'elle nécessite la dépense de beaucoup de travail humain, toute cette production des ménages constitue une production de valeurs d'usage et non une production de marchandises. Quand on prépare la soupe, ou quand on recoud des boutons, on produit, mais on ne produit pas pour le marché (19). »

Cette caractérisation du travail domestique comme produisant de simples valeurs d'usage est actuellement souvent remise en question.

---

(19) Mandel, *Initiation à la théorie économique marxiste, les Cahiers du CCES* février-mars 1964, p. 6.

Les remarques de Mandel sur la production agricolent illustre les développements faits dans l'article au paragraphe 3 : dans une production agricole dominée par la production pour l'autosubsistance, s'il y a certes une répartition des tâches entre hommes et femmes, la sphère du travail domestique comme sphère séparée du reste de la production n'existe pas au sens strict. Et cette caractéristique laisse encore de fortes traces lorsque la production pour le marché a largement pénétré la production paysanne.

Les remarques sur les difficultés de comptabiliser une partie de la production paysanne produisant des valeurs d'usage se retrouvent aussi pour le travail domestique.

Première question, le travail ménager est-il productif (20) ? Alzon s'indigne que l'on puisse dire que le travail des ménagères n'est pas productif alors que ce travail existe bel et bien. C'est ne pas comprendre que la notion de travail productif pour les marxistes n'est pas une catégorie visant à délimiter l'utilité de tel travail ou son caractère parasitaire par rapport à un projet de société organisé rationnellement. Cette notion vise simplement à délimiter ce qui est travail productif pour le système capitaliste, à délimiter les sphères de la production sociale qui sont pour le capital créatrices de valeur, c'est-à-dire de plus-value. De ce point de vue, Maria Rosa Costa a tort d'affirmer que le travail ménager est productif au sens marxiste du terme. Car l'une (pas la seule) condition pour qu'un travail soit productif, c'est que ce travail s'échange avec le capital : ce qui

---

(20) Claude Alzon : *la Femme potiche et la Femme bonniche,* Maspero.

Maria Rosa Dalla Costa et Selma James, *le Pouvoir des femmes et la Subversion sociale,* Genève.

Collectif rémois, « Une approche globale du travail des femmes mariées à des prolétaires » *Critique de l'économie politique* n° 26. La citation de W. Seccombe est issue de « An Answer to M. Coulson, B. Magas, H. Wainwright's critics », *New Left Review,* n° 94. Voir aussi son article : « The housewife and her labour under capitalism », *New Left Review* n° 33.

Danièle Léger dans « Question sur le travail domestique » (*) croit pouvoir éviter ce débat sur la nature du travail domestique (productif ou pas, production de valeur d'usage ou de valeur d'échange) en faisant appel à une distinction introduite par Marx entre *« soumission formelle »* et *« soumission réelle »* au capital. Résumons, de façon simplifiée, cette distinction. Pour Marx, la soumission formelle veut dire que le capital se subordonne *« un mode de travail tel qu'il était développé avant que n'ait surgit le rapport capitaliste* (...) *Le capital se soumet donc un procès de travail préexistant et déterminé, par exemple le travail artisanal ou la petite agriculture paysanne autonome. Tous* (les) *changements* (qui peuvent apparaître) *n'affectent pas d'emblée le contenu et les procédés techniques réels du du procès de travail et de production ».*

La soumission réelle, c'est la soumission complète du procès de travail au capital, c'est l'appropriation complète — et sa transformation — du procès de travail. Bref le plein développement du mode de production capitaliste qui *« s'accompagne d'une révolution complète* — qui se poursuit et se renouvelle constamment, cf. *le Manifeste communiste — du mode de production, de la production du travail et des rapports entre capitalistes et ouvriers ».*

La production domestique, parce qu'elle met en œuvre un procès de travail dont les caractéristiques sont précapitalistes (comme l'artisanat ou la petite production paysanne), relèverait de la soumission formelle au capital. Autant d'affirmations qui ne sont fidèles ni à la lettre ni à l'esprit des analyses de Marx. Ce dernier prend l'exemple du capital marchand *« qui passe commande à un certain nombre de producteurs immédiats, puis collecte leurs produits et les revend, en avançant parfois la matière première ou l'argent, etc. ».* Analyse qui visiblement ne correspond pas à la réalité du travail domestisque. La ménagère ne produit pas pour le marché sous commande directe du capital, comme par exemple les travailleuses (ou travailleurs) à domicile (par contre une telle comparaison est pertinente pour comprendre les racines d'un phénomène comme les paysans-travailleurs).

De toute façon cet exemple d'exploitation du capital marchand ne correspond même pas pour Marx à ce qu'il appelle la soumission formelle : *« Là aussi, nous n'avons pas*

prend la forme de travail salarié. Il faudrait aussi montrer en plus que ce travail produit de la plus-value.

Le Collectif rémois ne prétend pas lui que le travail ménager soit productif, mais qu'il produit de la valeur.

> *« De la même façon que le produit du travail d'un artisan sans être productif — au sens capitaliste du terme — produit une marchandise, une valeur d'échange. De même que toute marchandise, la force de travail doit être avant tout une utilité pour être valeur. Le travail domestique en participant au maintien de l'utilité de la force de travail (pour les capitalistes) conserve la valeur de cette force pour l'ouvrier. Nous dirons, avec W. Seccombe, que la femme au foyer crée de la valeur parce que « tout travail produit de la valeur lorsqu'il produit une partie quelconque d'une marchandise qui obtient on équivalent avec d'autres marchandises sur le marché. Le caractère de valeur de la force de travail du jeune travailleur est bien préalable à la vente de celle-ci et il y a bien eu fabrication d'une valeur d'échange au sein du foyer. »*

---

encore de soumission formelle du travail au capital. En effet, le producteur immédiat continue à la fois de vendre sa marchandise et d'utiliser son propre travail. »

D. Léger confond non seulement le travail domestique avec la production artisanale, mais elle triture quelque peu Marx pour illustrer une thèse politique des plus discutables (nous le verrons dans la seconde partie de l'article) : le patriarcat n'existe pas dans la classe ouvrière parce que les femmes des prolétaires (qui restent au foyer) sont exploitées par le capital. De toute façon, avant de vouloir montrer que le travail ménager relève de ce que Marx appelle la soumission formelle au capital, il faudrait démontrer que ce travail produit pour le marché, comme celui de l'artisan — ce qui, de plus, nous l'avons vu, n'est pas une condition suffisante pour qu'il y ait soumission formelle. Mais revenons à l'analyse concrète que donne Marx de la soumission formelle du travail du capital. Non par plaisir, mais parce que cela permet de comprendre comment fonctionne le travail ménager. Pour Marx, le procès de production soumis formellement au capital se différencie certes du procès de production que l'on rencontre par exemple dans la production industrielle. Mais il est caractérisé par : *« Premièrement, un rapport économique de domination et de subordination du fait que le capitalisme consomme désormais la force de travail, donc la surveille et la dirige ; deuxièmement, une grande continuité et une intenssité accrue du travail, ainsi qu'une forte économie dans l'emploi des conditions de travail, car tout est mis en œuvre pour que le produit ne renferme que du temps de travail socialement nécessaire... »*

Or justement le travail domestique n'est ni surveillé et dirigé par le capitalisme, ni rentabilisé pour ne renfermer que du temps de travail socialement nécessaire. Parce que il est production privé de valeur d'usage donc complètement étranger aux normes qui régissent le travail en système capitaliste. Parce que, au sens strict, la ménagère n'est pas exploitée par le capital.

(*) D. Léger in *Premier Mai* n° 1. Pour la distinction établie par Marx entre soumission formelle et soumission réelle voir *Un chapitre inédit du Capital*, p. 191 à 223 (10-18). Les citations sont tirées de ce passage.

Il y a là un tour de passe-passe. Que la production de biens et de services dans le travail domestique soit utile pour la reconstitution de la force de travail comme marchandise n'entraîne en rien que cette production soit créatrice de valeur. Car la femme au foyer ne produit pas une marchandise (la force de travail), mais des biens et des services qui, consommés par un individu, contribuent à reproduire une force de travail. Dire que le travail ménager produit la force de travail, c'est-à-dire une marchandise, c'est escamoter cette nuance de taille ; ce qui détermine le procès du travail ménager c'est qu'il est une production privée. Non seulement parce qu'il s'effectue dans un cadre privé (par rapport au reste de la production sociale qui s'effectue dans le cadre des rapports capitalistes), mais parce que il s'effectue aussi pour un usage privé. Ce dernier point le différenciant de la production de l'artisan qui produit pour le marché.

L'une des raisons avancées par le Collectif rémois ou W. Seccombe pour justifier que le travail domestique crée de la valeur, c'est d'expliquer que beaucoup d'autres travaux ne produisent pas directement une marchandise, mais participent à la production d'une marchandise. Il est vrai que la production d'une marchandise n'est pas en général le produit d'un seul travail, mais d'un procès général qui se découpe en plusieurs travaux : une automobile est le résultat d'un procès de production complexe et tous les travaux que contient ce procès de production ne produisent pas immédiatement la marchandise. Bref, la production capitaliste a un aspect coopératif. Mais c'est une analogie superficielle que d'écrire :

> *« De la même manière qu'un ouvrier employé dans la production capitaliste ne produit pas directement une marchandise destinée à être vendue mais seulement une partie de celle-ci, nous dirons que chacun de ces travaux (domestiques) est arraché à ses origines concrètes quand on les fait apparaître comme des productions intermédiaires dans la production d'une marchandise : la force de travail. »*

La description de la réalité concrète totalement différente du procès de travail de la ménagère et d'un ouvrier qui participe « indirectement » à la production d'une marchandise suffirait à montrer que cette comparaison n'a pas de sens. Tout simplement parce que ce qui détermine le travail de l'ouvrier, ce n'est pas fondamentalement le fait qu'il soit plus ou moins proche dans le procès de production du moment où la totalité de la marchandise est produite. C'est la nature sociale du procès de production auquel il participe ; dans le cadre bien sûr d'un procès coopératif de travail où il effectue un travail concret. Et la nature sociale de ce travail, c'est d'être production pour le marché (et non production pour un usage privé) et production pour le marché dans le cadre des rapports de production

capitalistes qui contrôlent directement le procès de travail (et non production dans un cadre privé). Nous retrouvons donc les caractéristiques qui distinguent le travail domestique, et du travail de l'artisan, et du travail du prolétaire.

Bien sûr, le service privé non payé qu'est le travail de la ménagère donne à la marchandise force de travail une valeur supérieure à celle qu'elle aurait sans lui. On peut donc même dire, avec Mandel, que son travail accroît indirectement la masse de plus-value. Mais le débat n'est pas ce constat d'évidence ; le capital profite d'une certaine façon, fort indirecte, du travail gratuit de la ménagère. La question est que par la nature de son travail, la ménagère ne participe pas, comme l'ouvrier ou l'artisan, directement à la production sociale. Son travail n'est pas un travail social, et cela a des conséquences importantes pour comprendre la différence radicale entre ce travail et les autres travaux.

Un travail qui « n'existe pas ».

On sait que pour Marx, un travail concret ne peut devenir du travail social abstrait — c'est-à-dire un travail comparable socialement aux autres travaux, un travail qui « existe » pour la société — qu'au travers du marché, qu'en produisant une marchandise qui lui permet, par le jeu de l'échange, d'obtenir son équivalent, de se comparer aux autres travaux. Bref, c'est seul le marché qui en système capitaliste permet d'homogénéiser les différents travaux.

Le travail ménager comme simple production de valeur d'usage ne peut donc dépasser ses caractéristiques particulières de travail concret pour devenir du travail humain pris dans le sens abstrait du terme ; pour devenir ce que la société capitaliste considère comme du travail. Les règles qui régissent le travail dans le mode de production capitaliste ne s'appliquent donc pas au travail ménager ; la loi de la valeur n'a pas d'effet direct sur lui. C'est là une différence fondamentale d'avec le travail de l'artisan qui, s'il a formellement des aspects communs avec le travail ménager — des caractéristiques précapitalistes dans le procès de travail —, subit lui les effets directs de la loi de la valeur.

Les conséquences de cette extériorité du travail ménager aux effets directs de la loi de la valeur sont multiples ; examinons en quelques-unes.

a) La loi de la valeur détermine en dernière instance combien de travail la société doit investir dans chaque produit en fonction du temps de travail socialement nécessaire à sa production. Nous avons vu, dans l'exemple donné plus haut de la soumission formelle au capital, une des conséquences : tout mettre en œuvre *« pour que le produit ne renferme*

que du temps de travail socialement nécessaire ». Cette logique n'existe pas dans le travail ménager, à la différence du travail de l'artisan. Ce dernier est obligé, puisqu'il produit pour le marché, de tout faire pour que son produit ne renferme que du temps de travail nécessaire, de « rentabiliser » son travail ; sinon il devra fermer boutique. Certes le caractère même du procès de travail de l'artisan fait que cette rentabilisation ne prend pas la forme que prend la rentabilisation du travail industriel, et le développement inégal et combiné du capitalisme permet de comprendre l'autonomie relative que peut avoir l'évolution de la production artisanale par rapport à la production industrielle. Mais en dernière analyse, ou l'artisan voit son travail reconnu socialement nécessaire, ou bien il meurt comme artisan pour devenir prolétaire.

S'il devient prolétaire, c'est parce que son travail, qui est comparé par l'intermédiaire de la vente de son produit sur le marché aux autres travaux, n'est plus rentable socialement pour le système : c'est une conséquence directe des effets de la loi de la valeur (21). Si la femme au foyer travaille, se met à travailler à l'extérieur, ce n'est pas parce que son travail ménager deviendrait tout d'un coup non rentable socialement par rapport aux autres travaux (d'ailleurs nous l'avons vu son travail ne peut être comparé aux autres travaux), c'est pour des raisons extérieures à la logique propre des tâches qu'elle effectuait jusqu'à présent. Elle travaille parce qu'un seul salaire ne suffit pas. Et ce n'est pas en essayant de « rentabiliser » son travail domestique — comme l'artisan peut dans un premier temps tenter de rentabiliser son travail — qu'elle pourrait faire rentrer plus d'argent. D'ailleurs, le fait qu'elle travaille à l'extérieur n'en-

---

(21) On ne peut introduire la même corrélation automatique pour comprendre la nécessité que peut rencontrer une femme au foyer de travailler. C'est pourtant ce que fait le Collectif rémois en voulant déterminer les raisons qui poussent les femmes au travail extérieur par une mécanique rigide : *« Les femmes travailleront à l'extérieur si le temps de travail qu'elles consacrent à produire lees moyens de subsistance à l'intérieur du foyer est plus important que celui qu'elles passent à produire l'équivalent de la valeur de ces produits en vendant leur force de travail »* ; ou bien citant W. Seccombe : *« Si les biens et les services supplémentaires achetés avec un second salaire ne pouvaient réduire de façon significative le temps de travail domestique, alors l'alternative de prendre un travail extérieur n'existerait jamais pour les femmes mariées prolétaires. »*

Mais aussitôt cette « loi » énoncée, ces camarades sont obligé(e)s d'affirmer : *«On doit toutefois nuancer cette affirmation quand on examine le travail salarié des femmes au XIXe siècle. Les femmes mariées devaient se vendre en raison des salaires de misère de leur mari... »* Sans se rendre compte que c'est toujours cette même raison qui pousse les femmes au travail : *« L'écart croissant entre les besoins des familles et le salaire individuel entraine un nombre croissant de femmes, épouses de travailleurs ou d'employés à travailler. »* (Mandel.) Que nous ne soyons plus, dans la majorité des cas, au XIXe siècle, et que ces besoins des familles ne soient pas forcément liés à une question de survie au sens strict (la notion de besoin est une notion historique) ne change rien au mécanisme de fond qui pousse les femmes à travailler.

traîne pas automatiquement une réduction — ou un changement important — dans son travail domestique.

Certes, la loi de la valeur a bien pesé sur l'évolution de la situation de cette femme, puisque le salaire de son mari dépend de cette loi, mais de façon indirecte. D'autres exemples montrent bien que si le travail domestique n'évolue pas directement sous le coup de la loi de la valeur, il évolue de façon indirecte ; tout simplement parce que si ce travail n'est pas directement lié au marché, la société environnante pèse sur lui par de multiples canaux. Ainsi M. Coulson, B. Magas, H. Wainwrigth, dans *la Femme au foyer et son travail dans le système capitaliste*, relèvent trois médiations essentielles au travers desquelles la loi de la valeur pèse sur l'évolution du travail domestique :

— Le besoin du capital en main-d'œuvre. Tout en notant à juste titre :

> *« Dans la mesure où le travail domestique n'est pas un travail spécialisé, dont le rythme et l'organisation ne sont pas de façon radicale affectés par la loi de la valeur, il possède un taux significatif d'élasticité qui permet au capital dans ses phases d'expansion d'utiliser les travailleurs concernés de façon plus productive. »*

— L'introduction de technologies nouvelles au foyer au travers de la production de marchandises comme les appareils électroménagers. Si ces camarades ont raison d'insister sur les possibilités objectives que cela ouvre dans la réduction du temps de travail domestique, il ne faut pas sous-estimer le fait que — vu justement la nature de ce travail — cela ne s'est pas traduit par une amélioration de la condition de la ménagère dans la majorité des cas.

— *« La prise en charge, par des entreprises capitalistes ou par l'Etat bourgeois, de beaucoup de tâches jusqu'à présent traditionnellement réservées à la femme au foyer. La nourriture, le logement, le nettoyage, l'éducation et la garde des enfants* (22). »

b) Parce qu'il n'est pas production pour le marché, le travail ménager n'a pas les caractéristiques d'un travail social, mais d'un service privé, personnel, rendu par la ménagère. Voilà pourquoi « ses motivations » ne sont pas d'ordre économique (travailler pour gagner de l'argent) ou d'ordre « professionnel » (réaliser sa personnalité dans telle activité), mais vont se chercher en dehors même de ce travail : rendre service à son mari et ses enfants, s'occuper des autres, se dévouer à eux. Voilà pourquoi la ménagère ne se « réalise » pas dans son travail, pourquoi ce travail est en

---

(22) Dans *Critique communiste* n° 4. L'ensemble de l'article me semble développer des positions globalement correctes sur le travail ménager.

lui-même quelque chose de secondaire, par rapport à la fonction principale qu'il a, permettre de rendre service : la ménagère se « réalise » au travers de ce service rendu au mari ou aux enfants. A proprement parler, elle n'a pas de destin propre enraciné dans ses activités. Ou plutôt, son destin propre, c'est de veiller à ce que les autres ne manquent de rien, et si elle se « réalise » comme individu, c'est au travers des activités du mari et des enfants, de leur devenir pour lequel elle travaille dans l'ombre, en multipliant ses « menus » services.

Destin de mère et d'épouse que de rendre service parce que socialement leur travail n'est pas travail, mais service privé. Et ces caractéristiques dans ce rapport au travail ne quittent pas la ménagère quand elle travaille au dehors : on sait comment le patronat s'appuie sur ces « qualités » pour renforcer l'exploitation des femmes au travail, ou voiler ce rapport d'exploitation en développant toutes les combines pour faire apparaître ce travail comme un service personnel. L'exemple des secrétaires, dactylos, etc., est souvent cité pour illustrer cette situation : on pourrait multiplier ces exemples, surtout dans les emplois dits « féminins ».

c) Par rapport au travail industriel, au travail directement organisé par les rapports capitalistes de production, le travail ménager semble avoir des points communs avec le travail de l'artisan. En s'en tenant même à une description extérieure, certains pourraient se prendre à rêver. A la différence du travail industriel complètement « rationalisé », monotone, hyperspécialisé, etc. le travail domestique n'a-t-il pas des caractéristiques d'un travail différent ? Beaucoup plus lié au rythme propre de l'individu et non pas soumis à la loi et l'organisation du capital, remplissant de multiples tâches et non hyperspécialisé. Bref, un travail beaucoup plus susceptible de créativité.

Pourtant, ce qui se passe, c'est tout le contraire. Le travail ménager, ce n'est pas seulement des tâches pénibles, c'est surtout l'enlisement dans des tâches sans fin, le sentiment de vide complet laissé par ce travail. Une espèce d'irréalité dans la conscience que peut en avoir la femme (23). La rationalité qui préside au travail semble totalement absente de l'organisation des tâches ménagères. Comment cerner les limites dans le nettoyage de la maison de ce qui relève des nécessités réelles et de ce qui relève de « la névrose de la propreté » ? Comment juger en fonction des critères de la rationalité du travail le comportement au travail ménager des femmes ? Par exemple, *« cette habitude qu'ont les ménagères de faire un saut à tout moment de la journée jusqu'aux boutiques les plus proches*

(23) *Conscience des femmes et monde de l'homme*, Sheila Rowbotham. Tout le chapitre 5. « Le travail d'une femme n'est jamais fini ».

peut sembler absurde, le temps passé à faire les commissions pourrait être considérablement réduit » (S. Rowbotham).

Si le travail ménager semble donc relever de critères de rationalité ayant peu à voir avec ce type de rationalité qui préside au travail effectué dans le reste de la société, ce n'est pas seulement parce qu'il n'est pas une production organisée sur le mode capitaliste. Ce qui est le cas pour la production artisanale. C'est qu'en plus, il est production de valeur d'usage et échappe donc aussi aux déterminations qu'a fait peser le développement des marchandises sur le travail humain. En effet, « *une des conséquences de l'apparition et de la généralisation progressives de la production de marchandises, c'est que le travail lui-même commence à devenir quelque chose de régulier, quelque chose de mesuré, c'est-à-dire que le travail lui-même cesse d'être une activité intégrée aux rythmes de la nature, suivant des rythmes physiologiques propres à l'homme* (24) ».

Le travail domestique est donc un travail qui socialement n'existe pas, car seul est reconnu comme travail humain (comparable aux autres travaux) celui qui produit pour le marché. Travail qui fonctionne en dehors de tous les critères de rationalité qui président au travail produisant pour le marché. Comment s'étonner s'il est accompagné de ce vide absolu décrit plus haut et, en contre-partie d'un type spécifique de comportements par rapport à lui :

> « *Les femmes ont acquis un type particulier de résistance : il y a la coupure avec le monde environnant, le sentiment de flotter dans un monde irréel, les barrières construites autour de soi, la maladie-fatigue, hystérie, troubles nerveux, agoraphobie avec dans leur sillage les tranquillisants, les somnifères et l'alcool bon marché.* »
> (S. Rowbotham.)

Analyser le travail domestique non seulement par le caractère ingrat de certaines tâches ou l'isolement qu'il produit pour la femme, mais aussi montrer que socialement il est non-travail, service privé, n'est pas seulement décisif pour rendre compte de la condition spécifique de la femme au foyer et « l'idéologie » qui l'accompagne. Il permet aussi de comprendre pourquoi une amélioration des conditions techniques du procès du travail domestique ne change pas fondamentalement la situation de la ménagère. Objectivement, l'introduction des appareils électroménagers permet de rationaliser ce travail. Soit en augmentant la production domestique, soit surtout en dégageant du temps libre. Or, on a de multiples fois

---

(24) *Initiation à la théorie économique marxiste*, E. Mandel, p. 8. Pour autant, nous l'avons vu plus haut, échapper aux déterminations du travail abstrait n'implique pas que ce travail soit « *intégré aux rythmes de la nature* », vestige paradisiaque des temps anciens.

montré que pour la masse des ménagères, l'introduction des appareils électroménagers pouvait certes réduire considérablement le temps consacré au travail domestique (au sens large du terme) ou changer les rapports de la femme avec lui. Parce que justement, nous l'avons montré plus haut, le travail domestique n'obéit pas à la rationalité du travail qui produit une marchandise ; qu'il est à la fois irréel et toute la journée d'une femme. Et que le temps gagné sur telle tâche se reporte sur autre chose. Même s'il ne faut pas nier bien sûr les possibilités de réduction du temps de travail domestique qu'apportent ces appareils si d'autres facteurs viennent briser l'enfermement sans fin de la ménagère dans ce travail.

III. Le nouveau destin de la femme

Une situation contradictoire

Rien ne fait mieux apparaître l'image de la femme portée par le capitalisme que les commentaires des bourgeois éclairés de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle sur la condition des femmes paysannes. S'ils se scandalisent de la brutalité des paysans à leur égard et du peu de différence qu'ils établissent souvent entre elles et animaux domestiques, c'est pour rêver sur « la femme ». Respectée et aimée par son époux, certes, mais aussi tendre et douce, toute occupée à rester au foyer pour ne pas exposer sa fragilité et pour s'adonner à sa véritable nature : l'éducation des enfants.

La situation assignée à la femme par la bourgeoisie montante est donc contradictoire. Comme pour illustrer qu'il faut se garder d'avoir une vision linéaire, unilatérale, des progrès apportés par la société capitaliste par rapport à l'ancienne société. Signalons deux interprétations opposées du statut fait à la femme pour cette nouvelle période historique, représentant en quelque sorte les deux extrêmes de la contradiction.

E. Shorter met l'accent sur une seule chose (25). L'avènement de la famille moderne rompt tous les liens de non-indépendance qui existaient dans le mariage sous l'ancienne société, tout ce qui faisait que primaient dans le mariage les intérêts de la communauté sur ceux des individus. Que ce soit dans les familles nobles où riches, l'arrangement du mariage entre les parents pour des intérêts d'alliance entre familles, politiques ou financiers. Que ce soit dans les familles populaires où le libre choix plus grand des époux est de fait très contrôlé par la communauté et les parents ; car ce qui prime avant lui ce sont les projets des familles et les règles visant à

(25) E. Shorter, *la Naissance de la famille moderne*, Seuil ; E. de Fontenay, « Pour Emile et par Emile, Sophie ou l'invention du ménage », *les Temps modernes* n° 358, mai 1976.

assurer l'autoreproduction de la petite communauté villageoise. La famille moderne produite par le capitalisme serait donc la base à partir de laquelle ont pu se développer des relations libres entre indidivus qui aboutissent aux phénomènes que l'on connaît aujourd'hui : la crise de cette famille au profit d'une mobilité plus grande des relations hommes-femmes qui, de plus en plus, tissent des liens selon leur seul désir.

Elisabeth de Fontenay explique l'opposé :

> *« Les mariages d'arrangements, les alliances entre familles établissent incontestablement une égalité de fait et de droit entre les hommes et les femmes, la mésalliance tant redoutée menaçant seule de rompre cet équilibre, car l'équivalence des familles garantissait une sorte de symétrie entre les époux. Le mariage de convenance (il s'agit de la « convenance des cœurs », c'est-à-dire du mariage d'amour mis en avant, nous le verrons, par les Lumières au XVIIIe siècle) en revanche assujettit la femme puisqu'il transforme le contrat entre familles de type patriarcal en un lien conjugal interindividuel et dénué de toute dimension socio-politique. En privatisant le lien, on rejette la femme hors de la vie publique et on la condamne exclusivement à la vie domestique : le bénéfice psychologique apparent aura fait souvent oublier que cette privatisation a constitué une privation capitale. L'équivocité navrante du mot ménage nous vient sans doute du moment décisif de l'histoire des mœurs : couple marital et entretien de la maison, psychologie des sentiments et économie de subsistance. »*

Les questions réelles sont soulignées contre toute vision linéaire du progrès de la situation de la femme avec le capitalisme. Car, si nous l'avons vu, au plan économique, il y a un double mouvement contradictoire (spécialisation et enfermement des femmes dans le travail domestique et participation de plus en plus forte au travail salarié), ce double mouvement se retrouve aussi au niveau du statut donné par la société aux femmes. Au processus d'enfermement dans la nouvelle famille, se lie une certaine perte de pouvoir « socio-politique » des femmes. Dans l'ancienne société, l'oppression existait mais le lien des rapports de parenté avec les rapports de production et les rapports politiques situait socialement les femmes d'une manière différente. Les femmes des paysans avaient « un pouvoir social » qui dépassait largement « l'intérieur » de la maison pour la bonne raison que leur travail ne s'arrêtait pas aux tâches domestiques (au sens moderne du terme) mais contrôlait toute une série d'activités économiques indispensables à la survie de la famille paysanne. De même, vu le rôle des grandes familles nobles dans la vie politique, le poids politique des femmes des classes supérieures était bien plus important durant l'Ancien Régime qu'il ne le sera dans la future société bourgeoise : voir, par

exemple, leur rôle dans la Fronde, dernière lutte frontale des familles nobles face à l'instauration de la monarchie centralisée. Qu'il soit mariage d'alliance politique, d'intérêts (avec la dot) ou « raisonnable » (pour le paysan trouver une femme robuste capable de faire le travail), il y avait donc toujours le maintien d'un rapport de forces socio-politique entre l'homme et la femme.

Sauf que E. de Fontenay ne voit pas que la transformation du mariage « en un lien conjugal interindividuel » introduit/traduit une rupture fondamentale dans la situation de la femme. Tout simplement, son accession au rang d'individu, sa reconnaissance comme individu par la société et l'homme. Car la forme du mariage moderne mise à l'ordre du jour par la bourgeoisie, c'est le contrat entre deux individus présupposés libres dans leur choix. Le ver est donc dans le fruit de la dépendance millénaire des femmes par rapport aux hommes. Nous verrons qu'il faudra encore du temps pour qu'il fasse son travail, pour que ces contradictions éclatent au grand jour. Nous allons voir aussi que cette reconnaissance de la femme comme individu est d'emblée mystifiée, « aliénée » : car la femme est reconnue comme un individu différent par nature de l'homme-citoyen, comme femme-mère.

Cette situation contradictoire se retrouve au plan juridique. La Constitution de 1791 avait établi la distinction entre citoyen actif et citoyen passif, les femmes visiblement rentrant dans la seconde catégorie. La Constitution de 1793 poursuit dans le même sens. Le rapport de Lanjuinas, au nom du Comité de législation, entreprend de répondre à la question fondamentale : qu'est-ce que le citoyen français ?

> *« L'idée générale que réveille le mot citoyen est celle de membre de la cité, de la société civile, de la nation. Dans un sens rigoureux, il signifie seulement ceux qui sont admis à exercer les droits politiques, à voter dans les assemblées du peuple, ceux qui peuvent élire et être élus aux emplois publics ; en un mot, les membres du souverain. Ainsi les enfants, les insensés, les mineurs, les femmes, les condamnés à peine afflictive ou infamante, jusqu'à leur réhabilitation, ne seraient pas des citoyens* (26). »

La Constitution de 1793 exclut donc définitivement les femmes des droits politiques. Puis, elles furent écartés du service militaire, n'eurent

---

26) Cité dans *les Femmes et la Révolution 1789-1794*, présenté par Paule-Marie Duhet, collection Archives, Julliard, p. 166. Sous l'Ancien Régime, certaines femmes ont le droit de vote, *« la féodalité lie celui-ci à la propriété non à la personne »* sans pour autant avoir droit aux fonctions officielles ou droit à l'élégibilité. Pour les citations qui suivent, voir p. 172, 173

plus le droit d'association (par la suppression des sociétés de femmes qui avaient vu le jour). La Convention thermidorienne en rajouta en décrétant *« que les femmes ne pourront assister à aucune assemblée politique »*.

Par contre, au niveau du droit privé, il y eu certains progrès. *« Les privilèges de masculinité disparurent avec l'abolition des droits féodaux, cela permettait aux femmes de n'être plus exclues des droits de succession. »* Sur le divorce, le droit fut reconnu et les dispositions prises par l'Assemblée en 1792 font que *« la réciprocité semble totale et par conséquent on peut considérer que l'Assemblée législative donna une certaine forme d'indépendance aux femmes. »* Le Code Napoléon (1804) n'osera pas revenir totalement sur cet acquis de la Révolution. Enfin, la question des l'éducation des femmes fut à l'ordre du jour.

L'exclusion complète des droits politiques et le droit au divorce relativement égalitaire illustrent à merveille cette double détermination qui va peser sur la femme : elle est reconnue comme individu et d'un certain point de vue comme l'égale de l'homme (voir le mariage-contrat), mais comme un individu d'un autre ordre que l'homme-citoyen. Qu'il y ait là quelque chose de consubstantiel à la formation de l'idéologie bourgeoise est largement montré par le fait que sur cette question, l'accord se faisait entre tous les courants politiques et idéologiques de la bourgeoisie qui par ailleurs se divisaient alors vivement. Sans parler de la bourgeoisie révolutionnaire des Robespierre qui, de ce point de vue-là était aux avant-postes du combat pour imposer ce nouveau statut de la femme ; les franges populaires, plus radicales, des sans-culottes où des amis de Babeuf allaient dans le même sens. On pourrait d'ailleurs remarquer que déjà, durant la Révolution anglaise, les fractions les plus avancées du point de vue social étaient aussi très fermes dans l'affirmation de l'enfermement de la femme dans la famille. En France, les positions très progressistes d'un Condorcet, par ailleurs simple bourgeois libéral, sur l'égalité homme-femme, restèrent très isolées.

Femme-mère

La rupture avec l'ancienne société et la façon dont elle traitait les femmes ne se traduit pas simplement par les indignations de ces bourgeois dont nous avons parlé. Ces conséquences se font sentir par un début de transformation des rapports interindividuels dans le ménage moderne naissant. La famille de l'Ancien Régime, dans les rapports hommes-femmes, se caractérisait très souvent par une « indifférence » dans les relations affectives entre époux (indifférence, par rapport à la notion moderne d'amour) et des rapports de domination brutaux de l'homme sur la femme.

« Il paraît clair qu'entre le XVIe siècle et la fin du XVIIIe, la famille a changé de nature et qu'une nouvelle morale familiale s'est ébauchée (...). Les solidarités de voisinage se sont progresssivement effacées au profit des solidarités familiales ; le sens du lignage et « l'esprit de maison » ont été atteints par la législation de la Révolution et de l'Empire et sans doute déjà, avant 1789, par la montée des valeurs nouvelles qui expliquent cette législation ; le groupe père-mère-enfants a peu à peu pris ses distances à l'égard des autres parents et des domestiques que comprenaient toujours les « familles » d'autrefois dans les milieux aisés ; il a acquis plus de solidité puisque la mise en nourrice et l'expulsion des adolescents ne se rencontrent plus dans les familles d'aujourd'hui alors qu'elles étaient courantes autrefois... La morale domestique est devenue plus sentimentale à la fin du XVIIIe siècle qu'elle ne l'était à la fin du XVIe, elle a progressivement exigé du mari une attitude moins brutale, plus courtoise envers sa femme, et cete courtoisie constitue pour les bourgeois, au début du XIXe siècle, un test fondamental de la civilisation des mœurs ; cette morale a de plus en plus insisté sur les devoirs des parents envers leurs enfants ce qui a pu développer chez les parents et le sens des responsabilités qu'ils prenaient en procréant, et le désir d'y échapper en ne procréant pas (27). »

C'est dans ce cadre qu'une des batailles des Lumières sera l'idée du « mariage d'amour », de l'amour dans le mariage opposé au mariage d'alliance ou d'intérêt ; ce qui supposait le libre choix des individus. Flandrin note qu'en Angleterre, cette idée de « l'amour conjugal », qui s'était développée plus tôt que dans les élites françaises, s'était traduite par une amélioration du statut de la femme et une plus grande liberté de choix des filles anglaises. On peut d'ailleurs remarquer, de façon plus générale, que la Réforme, idéologie on le sait beaucoup plus liée à la montée du capitalisme que le catholicisme, insista souvent sur le bonheur dans le mariage, l'égalité entre époux, etc. Flandrin indique aussi qu'au travers de ce qu'il appelle l'introduction de « rapports courtois » vis-à-vis de l'épouse, apparaît peut-être un début de changement dans les rapports sexuels et une première reconnaissance de l'existence de la femme comme partenaire. Ne serait-ce que par le refus du « devoir conjugal » (c'est-à-dire du droit coutumier — sinon écrit — de l'homme d'exiger des rapports sexuels sans prise en compte des désirs de la femme et, à l'époque, de sa hantise de tomber enceinte) ; d'où l'acceptation plus grande de la part de l'époux du principal moyen de contraception connu alors : le *coitus interruptus*.

---

(27) Flandrin, *op. cit.*, p. 208.

Ces remarques permettent, au passage, de se méfier du schématisme de certaines analyses qui lient avènement de la bourgeoisie et processus de normalisation sexuelle, d'enfermement de la sexualité et de l'amour dans la famille. Non que les indications données soient toujours inexactes. Mais parfois, on a l'impression en lisant ces textes qu'une sexualité « libre » et l'amour flottaient dans tous les pores de l'ancienne société et que la bourgeoisie s'est empressée de les enfermer dans la famille, comme les fous dans l'asile. Vision qui sent son idéalisalisation des « anciens temps », vision d 'homme aussi, qui confond sexualité libre et libre cours des désirs masculins. Pour légitimer une telle analyse, il faudrait d'abord prouver que sous l'Ancien Régime, les rapports sexuels jouissaient d'une liberté relativement plus grande qu'avec le développement du capitalisme (28).

Ce qui est contesté par ceux (voir les critiques de E. Shorter aux analyses sur *les Amours paysannes* de Flandrin) qui expliquent que les contraintes communautaires étant très stictes et très pénétrantes, les conditions de vie difficiles, les rapports sexuels subissaient des restrictions importantes. Les fêtes des communautés paysannes et citadines dans lesquelles la question des rapports entre sexes jouaient un rôle très important étaient plutôt un moyen de normalisation et de contrôle très strict de la communauté sur ces rapports que l'explosion d'un fond païen fort libéral sur ces questions.

De toute façon, l'important est de souligner que dans ces sociétés, les pratiques sexuelles qui pouvaient se développer hors mariage, et dans le mariage d'ailleurs, étaient directement déterminées par ces rapports de

---

(28) Solé dans *Naissance de l'amour dans l'Occident à l'époque moderne* n'échappe pas toujours à cette vision. En fait il faudrait distinguer deux choses : la question de la promiscuité et d'un certain rapport au corps et à la chair et la question des rapports sexuels. La promiscuité (ouverture de la chambre ou du lit aux étrangers, plusieurs personnes couchant dans la même pièce...) marquait les rapports humains dans l'Ancien Régime. En comparaison avec nos rapports « névrotiques » au corps et à la promiscuité, il y a là comme une différence absolue : *« Pour nous, au contraire, c'est moins par vertu que par une instinctive répulsion que nous refusons l'ancienne promiscuité... Est-ce affinement de nos sens ? ou de notre pudeur, c'est-à-dire intégration profonde d'interdits dont nous sommes à peine conscients ? Nous devrions admettre au moins la possibilité que le sommeil en commun ait été, chez les paysans et autres pauvres gens d'autrefois, l'une des manifestations les plus intéressantes du sentiment communautaire, et le lit commun un des lieux privilégiés de la vie de famille avant que, en l'espace de trois siècles ou plus, des moralistes obsédés par le péché de la chair en aient obtenu la disparition. »* (Flandrin, p. 100.) Mais cette promiscuité ne voulait pas automatiquement dire un libéralisme très fort sur les questions sexuelles et des rapports sexuels développés. Car ce développement suppose deux choses : un processus d'individualisation dans les relations interhumaines et une rupture entre sexualité et procréation. La sexualité est un fait de culture et il serait mythique d'aller chercher une sexualité « naturelle » croupissante sous l'écorce de la civilisation.

domination brutaux sur les femmes. Le viol collectif de femmes soupçonnées de « légèreté de mœurs » était une pratique reconnue socialement ; de même que les maîtres ne se gênaient pas pour « engrosser » leurs servantes.

Mais, nous l'avons déjà signalé, cette évolution des rapports hommes/femmes se fait au travers de la constitution de la femme en individu, certes reconnu, mais de façon mystifié, « aliéné ». Si la République naissante ne donne pas les mêmes droits politiques aux femmes qu'aux hommes, c'est qu'elles relèvent d'un autre ordre que l'homme-citoyen : pour lui, la sphère publique ; pour la femme, la sphère privée de la famille. Comme l'explique Mirabeau, dans un discours sur l'éducation des femmes :

> *« La constitution délicate des femmes est parfaitement appropriée à leur destination principale, celle de faire des enfants, de veiller avec sollicitude sur les époques périlleuses du premier âge, et dans cet objet si précieux à l'auteur de notre existence, d'enchaîner à leurs pieds toutes les forces de l'homme par la puissance de leur faiblesse... Sans doute la femme doit régner dans l'intérieur de la maison, mais elle ne doit régner que là : partout ailleurs, elle est comme déplacée, la seule manière dont il lui soit permis de se faire remarquer ailleurs, c'est par un maintien qui rappelle la mère de famille, ou qui caractérise tout ce qui rend digne de le devenir. (...) La vie intérieure est la véritable destination des femmes : il est donc convenable de les élever dans les habitudes qui doivent faire leur bonheur et leur gloire ; et peut-être serait-il à désirer qu'elles ne sortissent jamais de sous la garde de leur mère ; je ne demande cependant point la suppression de toute maison d'éducation publique pour elle* (29). »

C'est une véritable entreprise idéologique et politique qui est mise en place par la bourgeoisie pour enfermer la femme dans la famille et créer l'image de la femme-mère. Comme sur les autres terrains, Rousseau fut aux avant-postes, depuis l'appel à la soumission absolue de la femme à l'époux, jusqu'au refus de lui donner la même éducation et à l'image de la femme-enfant. S'il y a visiblement, dans le discours de Rousseau, des « exagérations » tenant à ses propres fantasmes, sur le fond, là encore, il jeta les bases de la nouvelle image de la femme. Toute la bourgeoisie fonda la domination de la femme par un nouveau discours sur une différence fondée dans l'ordre de la nature entre l'homme et la femme : la femme est faite pour être mère, dans le foyer, en sortant le moins possi-

(29) Cité dans *les Femmes et la Révolution*, p. 185.

ble, l'homme pour être citoyen. Le contrat social n'était pas un contrat entre individus, mais de fait, entre hommes responsables de leur famille. Et les courants les plus progressistes de la bourgeoisie sur l'égalité des femmes purent atténuer la mysoginie des propos de Rousseau mais ne remirent pas en cause le fond de ses affirmations : le lieu où la femme peut se réaliser, exister comme individu — voire comme citoyenne —, c'est la famille, en opposition au lieu de réalisation de l'homme, l'extérieur, la sphère publique.

Comme si la bourgeoisie porteuse d'une idéologie égalitaire entre les individus avait été obligée de produire une théorie de la nature féminine pour justifier l'oppression au nom de la différence de l'homme et de la femme.

La féminité

Femme-mère, femme-enfant, le XVIIIe siècle inventa donc la féminité telle qu'elle a pris corps dans notre culture moderne. Cela fait partie d'un dispositif plus vaste ; la bourgeoisie montante inventa aussi le bonheur, l'amour conjugal et l'amour des enfants, tout cela porté par la nouvelle famille. Ariès a montré comment se structure peu à peu le sentiment moderne de l'enfance. Ce sentiment n'est pas pur produit de « l'évolution des mentalités » mais l'effet de la mise en place d'un double réseau institutionnel (l'école et la famille moderne) qui spécifie l'enfance, dans la réalité même, comme catégorie particulière. Le collège commence à remplacer l'apprentissage, c'est-à-dire l'éducation de l'enfant dans le même monde que les adultes, et se développe avec la scolarisation le temps propre de l'enfance et de l'adolescence. C'est ensuite la structuration de la vie privée de la nouvelle famille, de son « intimité », en grosse partie autour de l'enfant. Alors, l'enfance se construit avec ses caractéristiques propres qui la distingue des autres individus ; avec son « monde propre » (jeux, habits, etc.). Il est d'ailleurs intéressant de noter que, dans son livre, Ariès argumente cette apparition du sentiment de l'enfance quasi exclusivement à partir de l'éducation des garçons. C'est qu'il a fallu attendre plus tard (la Révolution de 1789) pour que soit posée la question de l'éducation des filles, pour que, une fois le destin de la femme-mère fixé, l'on puisse définir les lieux spécifiques où la petite fille apprendrait son futur rôle de mère.

Ce qu'Ariès a fait pour l'enfance, il faudrait le faire pour l'apparition du sentiment de féminité. L'enfermement dans l'intimité de la nouvelle famille est le cadre institutionnel principal au travers duquel la femme est spécifiée comme individu par rapport aux autres catégories (hommes, en-

fants...). C'est au travers de ce cadre institutionnel qu'elle accède à l'existence comme sujet, aux rapports avec les autres individus (mari, enfant) et avec l'extérieur. Le monde de la femme se constitue : il n'est pas seulement marqué par l'isolement dans la famille et la spécialisation dans certaines tâches (travail ménager, éducation des enfants) mais plus fondamentalement par la place qu'occupe la nouvelle famille par rapport aux autres sphères sociales. Le monde de la femme devient le monde du privé face au public, le monde d'un travail producteur de simple valeurs d'usage face à la production de marchandises qui se généralise de plus en plus. Les rôles masculins/féminins tels qu'ils se répartissent alors dans l'ordre de la culture renvoient donc à deux pratiques sociales différentes.

Le monde de l'homme, c'est le monde du règne de la marchandise. On a souvent décrit comment les hommes étaient devenus porteurs de valeurs propres au capitalisme (esprit d'initiative, de concurrence, agressivité) par opposition à la « douceur et passivité » des femmes. Il faut ajouter que la marchandise, c'est le monde de l'universalité et de la rationalité face à la valeur d'usage qui est de l'ordre du particulier ; mais aussi le monde dans lequel les rapports humains se dissolvent au travers de la réification produite par le développement de cette marchandise. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que la sphère du féminin devienne celle de l'intuition opposée à la rationalité masculine/capitaliste, celle du sentiment et de l'affectivité opposée à l'universalité abstraite, réifiée du monde de l'homme et de la marchandise (30). Nous avons par ailleurs, à propos de l'analyse du travail domestique, essayé de montrer les caractéristiques propres du travail ménager par rapport au travail produisant pour le marché et les rapports de la femme à ce travail. On pourrait continuer à décrire les effets de cet enfermement des femmes dans la famille, lieu de production de valeurs d'usage et de services privés, pour montrer qu'en quelque sorte, il détermine un « rapport au monde » spécifique marqué par les caractéristiques que produise une production de valeurs d'usage dans une société où la production de valeurs d'échange domine tous les autres secteurs.

Notons au passage que c'est là que se trouve la racine des discours que l'on rencontre dans certains milieux sur la potentialité subversive en elle-même de la prise de parole des femmes qu'il suffirait de libérer pour remettre en cause les fondements de la rationalité bourgeoise/masculine, instrument de normalisation et de domination. Exclues de la culture masculine/bourgeoise dominante, les femmes seraient à même de la subvertir par leur prise de parole et l'affirmation de leur rapport au monde susceptible de retrouver un rapport direct « naturel » aux choses, à la temporalité,

---

(30) Notes de lecture à propos des livres de Marie Cardinal et Annie Leclerc, « Le corps et la parole saisie par la marchandise », D. Bensaïd, *Critique communiste* n° 17.

au corps, au-delà des « perversions » apportées par le règne de la marchandise. Le glissement se fait, non dans l'affirmation d'un certain rapport différent au monde et de formes d'expression spécifiques auxquels il peut donner lieu, mais dans les conclusions qui en sont tirées. Et de ce point de vue, ces courants ont la même origine qu'un certain irrationalisme renaissant qui confond critique des formes de rationalité bourgeoise et critique du discours rationnel lui-même. Ou bien de ceux qui, refusant les relations humaines réifiées par le règne de la marchandise, en viennent à rêver aux communautés précapitalistes comme à des paradis perdus.

Il n'y a pas d'un côté un rapport quasi naturel au monde qui serait porté par les femmes situées en quelque sorte en dehors (au-dessous) du règne de la marchandise, et de l'autre, le monde des rapports réifiés. Car la famille se constitue comme une des faces de la société bourgeoise et pour autant que les rapports marchands n'y règnent pas directement, ils font aussi du monde de la famille et du statut donné aux femmes une réalité « aliénée ».

Mais revenons à l'image de la femme qui se développe au XVIIIe siècle ; ce qui la domine donc, c'est l'idée de femme-mère. Certes, la mise au monde des enfants par les femmes et surtout la détermination première de la femme par sa place dans les rapports de reproduction de l'espèce, dans les rapports de parenté, ne sont pas une invention du capitalisme. Ce qui est nouveau, nous l'avons vu, c'est la façon dont l'avènement du capitalisme articule les rapports de parenté et les autres rapports sociaux pour séparer les lieux de production et les lieux de reproduction de l'espèce. Et la fonction sociale de la femme devient avant tout d'être mère parce qu'elle se spécialise complètement (et s'enferme) dans la sphère de la reproduction et du travail domestique comme sphère coupée des autres rapports sociaux. De ce point de vue, signaler que le thème de la maternité est aussi vieux que le monde pour dire que l'avènement de la bourgeoisie n'invente rien, n'est que de peu d'intérêt. Cela a été fait maintes fois. Et l'on peut même énumérer d'autres caractéristiques de la femme qui se retrouvent au travers des âges. L'important n'est pas d'énumérer, mais d'essayer de cerner comment, dans une société précise, s'articule l'image dominante de la femme, ce qui devient son destin de femme. C'est là tout simplement la conséquence du fait que nous ne voulons pas nous contenter d'affirmer l'existence d'une oppression qui traverserait de façon quelque peu indifférenciée l'ensemble des sociétés de classes (et les autres d'ailleurs), mais qu'il faut étudier la façon dont une société donnée se réapproprie — en la transformant — l'oppression millénaire pour la faire fonctionner à son service.

Un exemple sur l'image de la mère. Celle qui a cours à Montaillou,

village occitan, au début du XIVe siècle, n'a que peu à voir avec celle qui se met en place au XVIIIe siècle.

> *« Le témoignage de nombreux textes est suffisamment explicite pour indiquer qu'à Montaillou s'opérait, vers 1300-1320, la transition classique, chère aux civilisations méditerranéennes : elle mène de la jeune femme opprimée par son mari d'âge moins tendre, à la mère mûre ou vieille, vénérée ou respectée par ses enfants mâles* (31). »

Cette vision de la vieille mère matriarche n'a rien de comparable à celle de la femme-mère, de la femme-enfant et de tout le système de valeur qui l'accompagne.

Dernière critique. Cette image de la féminité, c'est l'image de la femme produite au sein de la bourgeoisie qui a peu à voir avec la réalité de la situation des femmes des classes populaires au XVIIIe et au XIXe siècles. Certes et alors ? Car l'objet de l'article n'est pas d'essayer de dresser un tableau des situations des différentes femmes dans une conjoncture donnée, mais de saisir l'image qui se forme avec la révolution bourgeoise. Parce qu'un siècle plus tard, c'est cette image qui sera devenue dominante dans l'ensemble des classes sociales. Pas simplement parce que la bourgeoisie aura fait une bonne propagande autour de ses idées, mais parce que l'institution qui porte cette image de la femme, la famille moderne, aura pénétré l'ensemble des classes sociales. Bien sûr, l'image de la féminité dans la classe ouvrière, un siècle plus tard, ne reproduira pas point par point la vision élaborée au XVIIIe. Parce que cette image elle-même au sein de la bourgeoisie se sera transformée et que la situation sociale des femmes de la classe ouvrière n'est pas la même que celle de la bourgeoisie. Mais l'essentiel restera : la femme-mère, la femme-enfant dont le lieu naturel de réalisation comme individu est l'intimité du foyer.

---

(31) E. Le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan*, éditions Gallimard, p. 289. Voir aussi les remarques sur les veuves. Il est intéressant de rapprocher ces indications de celles que donne Meillassoux : *« La notion de femme recouvre dans la société domestique des fonctions précises mais variables avec l'âge. Mariée, c'est-à-dire potentiellement féconde, sa condition est subordonnée aux règles de dévolution de sa progéniture. Ménopausée et aïeule, en revanche, elle acquiert une autorité qui lui était refusée en tant qu'épouse et mère. »* (*op. cit.*, p. 118.)

Au delà des situations différentes auxquelles ils renvoient ces deux exemples ont en commun de faire ressortir clairement la spécificité de la situation de la femme apportée par le capitalisme : c'est justement en tant qu'épouse et mère qu'elle *« s'épanouit socialement »*, qu'elle acquiert une autorité et une fonction sociale qui la font reconnaître comme individualité. Et non une fois son rôle de mère et d'épouse achevée comme à Montaillou et dans la société domestique, ou bien au travers d'activité n'ayant rien à voir avec ou la fonction de mère.

IV. La naissance de la famille ouvrière

De l'industrialisation sauvage à la construction de la famille

On s'imagine mal comment l'industrialisation sauvage, qui eut court dans plusieurs pays à la fin du XVIIIe siècle et dans la première moitié du XIXe, brisa littéralement les anciennes formes de vie et de sociabilité des classes populaires. Soit par le déracinement massif d'hommes et de femmes venus des campagnes et leur entassement dans les villes ; soit, à l'intérieur même des villes, par la destruction du tissu social qui s'était structuré autour de l'habitat populaire, des corps de métier, etc. Cette situation a été souvent largement décrite ; revenons simplement sur les conséquences du travail massif des femmes et des enfants. Pour un pays comme l'Angleterre, qui certes de ce point de vue-là connaissait une situation extrême, Engels donne des aperçus saisissants sur la situation des classes laborieuses en Angleterre. Ses propos, jusque dans leurs équivoques, montrent bien le traumatisme qui a dû s'emparer de cette classe ouvrière en voie de formation.

> *« Le travail de la femme à l'usine désorganise inévitablement la famille et cette désorganisation a, dans l'état actuel de la société qui repose sur elle, les conséquences les plus démoralisantes aussi bien pour les époux que pour les enfants... Dans bien des cas, la famille n'est pas tout à fait désagrégée par le travail mais tout y est mis sens dessus-dessous. C'est la femme qui nourrit la famille, et l'homme qui reste à la maison garde les enfants, balaie les pièces et fait la cuisine. Ce cas est très fréquent ; à Manchester seulement, on pourrait dénombrer plusieurs centaines de ces hommes condamnés aux travaux domestiques. On peut aisément imaginer quelle légitime indignation cette castration de fait suscite chez les ouvriers, et quel bouleversement de toute la vie des familles il en résulte, alors que les autres conditions sociales restent les mêmes. »*

En France, au milieu du XIXe siècle, un tournant s'effectue dans l'attitude de la bourgeoisie : à la fois sous le coup des premières explosions populaires (révolution de 1848), pour normaliser ce prolétariat naissant qui commence à être jeté sur le devant de la scène, à la fois pour des raisons économiques qui l'obligent à prendre un minimun en compte les conditions de reproduction de la force de travail, J. Donzelot (32) caractérise bien ce qu'avait produit cette industrialisation sauvage :

---

(32) *La Police des familles.* éd. de Minuit, p. 79